

Nouvelle n° 58

TERRIBLE ADÉLAÏDE

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?

Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Ce n'est sûrement pas celle-là avec son caddie à roulettes, elle se traîne. Mais elle s'approche. Si c'est elle, elle n'a rien d'intrépide. Qu'est-ce que je fais là, moi. Il est encore temps de m'enfuir.

– Bonjour, c'est vous pour l'annonce ? me lança-t-elle.

– Oui, l'annonce pour le voyage...

Elle marqua une pause, me scruta de haut en bas et après avoir fixé mon regard, lâcha :

– Ça devrait aller. Le bateau est là.

Je la suivis sur le voilier mentionné dans l'annonce. Un magnifique bateau, tout équipé pour la régates mais aussi pour passer plusieurs jours en mer.

Adé, puisqu'elle m'avait demandé de l'appeler ainsi, me dit de m'asseoir sur la banquette en face d'elle. Elle sortit deux bières de son caddie et les décapsula.

– Santé ! trinqua-t-elle avant d'avaler une longue gorgée. On n'est pas marin si on ne boit pas de bière. Tu dois te demander pourquoi tu es là. Mais c'est moi qui pose les questions, privilège de l'âge.

Elle commençait à bien me plaire cette mamie. Je sentais que je n'allais pas m'ennuyer, quelle que soit la destination.

– Alors, Jean-Pierre, Jip, pourquoi es-tu là ?

– Parce que vous me l'avez demandé. Parce que je suis à la retraite depuis peu, parce que naviguer

est ma passion, parce que je n'ai pas de bateau et j'ai souvent participé à des convoys en tant que coéquipier. Parce que j'aime l'aventure.

– Très bonne réponse. Santé !

– A vous maintenant.

– On se tutoie.

– OK, à toi alors. Pourquoi es-tu là ?

– Je suis veuve, j'ai ce bateau, qui était à mon mari, mais je ne peux pas naviguer seule. Je veux réaliser un de ses rêves, traverser l'Atlantique à la voile. Voilà.

C'était un peu court comme réponse mais j'allais m'en contenter. Par contre, je n'avais pas prévu de traverser l'océan. C'était peut-être un peu violent pour une vieille dame.

– Je sais ce que tu te dis, que c'est peut-être un peu violent pour une vieille dame.

Elle lit dans les pensées ou quoi ?

– Ne t'en fais pas. On va se répartir les tâches et tout va bien se passer.

La répartition fût rapide, je m'occupais de toute la partie navigation, Adé faisait l'intendance. Elle voulait bien me relayer à la barre de temps en temps si j'étais d'accord pour remonter les poissons qu'elle comptait pêcher.

– On part dans une heure. Je fais un peu de rangement. Monte sur le pont faire connaissance avec le bateau.

Au moins, elle avait le sens pratique. Adé était directive mais pleine de raison. Pas de mot superflu. Alors que la nuit était déjà tombée, nous voguions sur une mer plutôt calme pour le coin. Adé nous avait installé une lampe tempête en cabine et nous étions assis chacun sur une banquette à l'extérieur avec des couvertures et du café.

– Tu vas tout m'installer et je prendrai la barre pendant que tu iras dormir. Je t'appellerai en cas de problème.

– Ça va aller, je peux encore rester.

– Non, tu fais ce que je te dis. Je ne compte pas passer la nuit ici, dans quatre heures, je te réveille.

– Bien mon capitaine.

C'est moi ou elle a souri quand je l'ai appelée capitaine ?

Une fois couché, je réfléchis à l'endroit où je me trouvais. Au milieu de l'océan avec une dame que je ne connaissais pas, à qui je remettais ma vie entre les mains, en quelque sorte.

Allez, bon courage pour t'endormir maintenant !

Des cris me firent sursauter. Contre toute attente, j'avais donc dormi.

– Aah, vite à l'aide !

Je bondis hors de mon duvet, me cognai un doigt de pied et la tête avant d'arriver sur le pont où Adé barrait.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Tout va bien, c'est l'heure d'aller me coucher.

– Mais tu as crié « à l'aide » ?

– Quand j'ai crié « Debout, lève toi ! », ça n'a pas marché. J'ai trouvé un autre moyen, plus efficace. Maintenant, laisse moi passer, je vais me coucher.

Mais qu'est-ce que c'était que cet engin ? Ça existait des mamies pareilles ? Partagé entre l'envie de rire et celle de faire demi-tour, je m'installai à la barre et gardai le cap.

Il faudrait qu'on ait une vraie conversation. Qu'elle me raconte un peu sa vie, ça m'aiderait sûrement à comprendre des choses.

L'aube arriva. Je regardais le soleil se lever. Voilà pourquoi naviguer était indispensable à ma vie. Seul, le bruit des vagues, du vent dans les voiles et le soleil qui ne se lève que pour moi. J'étais au paradis. Du bruit me parvint de l'intérieur du bateau. Adé devait être réveillée.

Sa tête émergea de la cabine. Elle me regarda bizarrement.

– Qui êtes vous ?

– Toujours le même, Jip.

Adé continua à me fixer puis son regard changea.

– Bien sûr, oui. Tu veux du café ?

– Volontiers.

Que venait-il de se passer ? Ne m'avait-elle vraiment pas reconnu ?

Adé revint un peu plus tard avec un plateau digne d'un grand restaurant. Café, pain, beurre, confiture, jus de fruits...

– C'est pas parce qu'on est en mer qu'on doit se priver d'un peu de confort.

– Tu me gâtes, Adé.

Une fois le ventre rempli et la traîne installée, je me décidai à poser quelques questions.

- Adé, tu peux me dire où on va exactement ? Et pourquoi on y va ?
- En Martinique.
- OK et tu as quelque chose de spécial à y faire ?
- Oui.

Visiblement, la conversation était close de son côté mais je n'en avais pas fini.

- Écoute-moi bien Adé. Je suis là, avec toi. On ne se connaît pas et je dois t'emmener au bout du monde. Tu ne peux pas ne rien me dire.
- Ça mord ! Remonte la ligne, je prends la barre !
- Adé, je ne bougerai pas une fesse tant que tu ne m'auras pas répondu.
- Touchée ! Pas habituée à ce qu'on lui tienne tête.
- Très bien. Remonte cette ligne et je te raconte.

C'est ainsi que j'appris qu'Adé était veuve depuis deux ans et qu'à la même époque, on lui avait diagnostiqué un début d'Alzheimer.

Sa famille la prenait pour une folle alors qu'elle avait encore toute sa tête, malgré quelques absences. Elle voulait encore profiter de la vie mais ce n'était plus possible tant elle était couvée par sa fille, un comble.

Un voyage en Martinique qu'elle avait effectué avec son mari lui laissait un souvenir impérissable. Elle voulait retourner à l'hôtel dans lequel ils avaient séjourné pour faire une dernière fois quelque chose pour elle. Revivre un petit bout de ces vacances merveilleuses et par la même occasion, traverser l'Atlantique en bateau.

Je trouvais ce projet formidable et j'allais tout faire pour l'aider à le réaliser. Il n'y a pas d'âge pour réaliser ses rêves.

Ce que je ne savais pas encore, c'est que le bateau ne lui appartenait pas, nous l'avions volé à son gendre, un con. Elle me l'avoua quelques jours plus tard lors d'une nouvelle session de confidences. Une lettre laissée à sa fille exposait son projet de voyage en la suppliant de ne pas lancer de recherches. Elle n'avait pas disparu, elle était partie en voyage avec un équipier de confiance, moi donc, et elle reviendrait dès que possible.

Nous sommes tombés d'accord sur le fait que pour une fois, sa fille avait obéi. Aucun bateau ni hélicoptère de recherche n'était venu nous tourner autour. Nous pouvions continuer sereinement

notre traversée.

Sereinement ou presque car du gros temps s'annonçait. Pour ce que j'en avais vu, le bateau était solide, il pourrait facilement affronter ça. Mais Adé, je n'en étais pas si sûr.

Je commençais à lui en parler pour la préparer à affronter cette épreuve.

– Mais mon Jip, tu crois que je n'ai jamais vu de tempête. Tu t'en fais pour moi parce que tu me vois comme une personne malade depuis que je t'ai tout raconté. Tu es comme les autres en fait.

– Tu as raison, je te vois plus fragile qu'il y a deux jours. C'est idiot.

– Bah, je te pardonne si tu oublies cette bêtise de maladie. Buvons une bière tant qu'on le peut encore.

Finalement, la tempête ne fit pas de dégâts. Nous nous étions attachés au bateau grâce à des harnais et à part le fait d'être mouillés et transis de froid, tout se passa plutôt bien.

La traversée continua sans trop d'obstacles.

Parfois, Adé subissait les désagréments de sa maladie.

Un jour, n'entendant plus de bruit dans la cabine depuis un moment, j'installai le pilote automatique avant de descendre. Je la trouvai assise, sanglotant, une photo dans les mains.

– C'était mon mari. Il me manque tellement.

– Je comprends, ça va aller. Fais-moi confiance, je suis là.

Elle me regarda comme on regarde un enfant qui veut devenir adulte pour aider sa maman.

Qu'est-ce que j'y comprenais, moi, à l'amour ? Je ne savais même pas ce que c'était que de tomber amoureux. Jamais de femme, d'enfant, de chien. Pas d'attache, pas malheureux. Est-ce que j'étais heureux pour autant ? J'évitais de me poser la question.

– Assez pleurniché, je dois pêcher le repas de ce soir. Sors-nous des bières, si tu veux bien.

Elle était terrible cette Adé. Elle ne concevait pas une partie de pêche sans bière. Ni un repas, ni une conversation d'ailleurs. Terrible, je vous dis.

Au fur et à mesure du parcours, l'air se réchauffait ce qui n'était pas désagréable après avoir traversé l'Atlantique Nord. Les poissons remontés étaient plus variés et Adé s'était révélée être très bonne cuisinière. J'avais interdiction de fourrer mon nez dans le coin cuisine, ce qui me convenait

parfaitement. Je n'avais jamais aussi bien mangé de ma vie de célibataire.

Un midi, elle me surprit :

– Voilà, mon amour, un bon petit plat pour le seul homme que j'ai jamais aimé.

Et merde, elle me prend pour son mari. Je rentre dans le jeu ou pas ?

– Adé, je ne suis pas ton mari. Je suis Jip.

– Ne raconte pas de sottises, je ne suis pas folle. Mange tant que c'est chaud.

Tant qu'elle n'essaie pas de m'embrasser, ça va, je peux gérer.

– En fait, je crois que j'ai faim de toi...

Le vent tourne, comment je vais me sortir de là ? Surtout que le plat est délicieux, j'ai envie de manger, pas de repousser les avances d'une vieille dame qui me prend pour son mari.

A force de dialogue et de négociation, je finis par l'enfermer dans les toilettes à l'aide d'une gaffe. Il fallait attendre que la crise passe. J'espérais juste qu'elle ne durerait pas toute la journée.

Heureusement, au bout d'une heure, une petite voix me parvint :

– Jip ? T'es là ? Je crois que je me suis enfermée aux toilettes.

– J'arrive tout de suite. Tu te sens mieux ?

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Tu ne savais plus où tu étais. J'ai préféré t'enfermer en attendant que tu retrouves tes esprits.

– Tu as bien fait. Je suis désolée, je ne me rappelle de rien.

Il ne valait mieux pas. Je gardai pour moi ses tentatives pour m'embrasser, me traîner vers la couchette ou lorsqu'elle s'est amusée à me pincer les fesses.

– Buvons une bière, conclua-t-elle.

Un jour, enfin :

– Terre en vue ! J'avais toujours rêvé de dire ça, gloussa Adé derrière un grand sourire.

L'île de la Martinique s'offrait à nous, au loin. J'oscillais entre nostalgie du voyage et excitation de retrouver la terre ferme. Adé le remarqua.

– Pleure pas, mon Jip, on a encore le retour à faire, tu n'es pas prêt de le quitter ce rafiote.

Je ne pleurais pas, j'avais juste un peu de mal à avaler ma salive.

La journée passa comme un claquement d'ailes. Arrivés au ponton visiteurs, Adé descendit du bateau pour s'occuper des formalités à la capitainerie tandis que je m'affairais à ranger le pont. Nous avons décidé de rester au moins deux nuits et d'aviser ensuite.

- Paperasse réglée, si tu es prêt, mon Jip, on peut commencer à chercher l'hôtel.
- Parce que tu ne sais pas où il est ?
- Je te rappelle que j'ai Alzheimer, alors on ne sait jamais.

Terrible Adélaïde, je préfère en rire.

Après une heure à tourner dans les rues, en se rappelant que ce magasin là n'était pas loin du fameux hôtel, mais qu'il était quand même situé près du port et aussi pas trop loin du marché... nous tombèrent sur un établissement dont la devanture ne disait rien à Adé mais une fois à l'intérieur, tout lui revint. A elle de pleurer maintenant !

– On a réussi mon Jip, je suis si heureuse. Ça faisait des années que je voulais y revenir, je n'y croyais qu'à moitié et tu t'es lancé dans cette aventure folle avec moi. Merci mon Jip.

C'est qu'elle m'avait embarqué dans un truc auquel elle ne croyait pas, la bougresse !

J'étais tellement ému de la voir dans cet état, je ne pouvais que la serrer dans mes bras. Elle m'offrait à moi aussi un moment de bonheur qui resterait gravé.

Après avoir pris possession de nos chambres, nous avons convenu de nous retrouver pour aller au restaurant, mais pas avant d'avoir profité d'une vraie douche. Quelle merveilleuse invention que l'eau courante chaude. On n'y pense pas assez.

Adé me fit découvrir un boui-boui où je n'aurais jamais osé entrer. Après avoir partagé un poulet boucané, fabuleuse spécialité locale, nos pas se laissèrent porter par les musiques, les lumières et les souvenirs d'Adé au travers des rues de Fort-de France jusqu'à revenir souhaiter une bonne nuit à La Bérézina.

De retour à l'hôtel, au moment de regagner nos chambres, Adé me serra dans ses bras

– Merci, mon Jip. Merci pour tout ce que tu m'as permis de faire.

Je n'avais rien à ajouter. Je la serrai en retour contre moi et partis me coucher.

Au petit matin, j'aperçus une enveloppe glissée sous ma porte. Le léger doute, que je refoulais depuis plusieurs jours déjà, devint soudain une certitude. Je savais déjà ce que j'allais trouver en ouvrant ce plis.

Entre des billets et les clés du bateau, une lettre.

« Je suis partie le retrouver. Ne préviens personne, ils me découvriront bien assez tôt. J'ai laissé les coordonnées de ma fille près de moi. Je te les donne aussi si tu veux la contacter. Elle voudra sûrement que tu lui racontes nos derniers moments heureux.

Pars, prends ce bateau que j'ai emprunté à mon abruti de gendre. Fais toi plaisir avec mais pense à le ramener si tu ne veux pas d'ennuis.

Je ne te remercierai jamais assez pour ce que tu m'as apporté. Tu auras été la dernière belle rencontre de ma vie. Pleure pas, mon Jip. »

Sonné, je sortis de l'hôtel avec mes affaires, direction le port. Mais plutôt que de prendre la mer, mon cœur lourd décida de ravalé une larme rebelle et d'aller boire une bière.